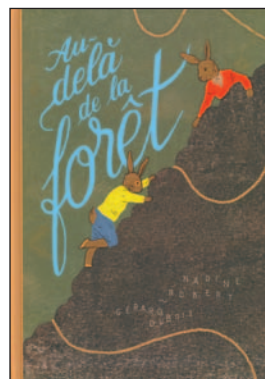




(photo : Julia Marois)

Gérard DuBois : nuances de gris

Isabelle Crépeau



7

L'automne dernier, le Prix littéraire du Gouverneur général récompensait, dans la catégorie Livres illustrés, *À qui appartiennent les nuages*, texte de Mario Brassard, publié à La Pastèque. Gérard DuBois, l'illustrateur de ce percutant livre inclassable, hautement salué par la critique, prend gentiment le temps de raconter son parcours et nous parler de sa vision de l'illustration.

Le travail de Gérard DuBois a été publié dans plusieurs revues américaines; il a illustré de nombreux livres ici, en Europe et également pour le marché anglophone canadien et américain. En 2017, l'album *Au-delà de la forêt*, texte de Nadine Robert, remportait le Prix Harry Black. Il avait aussi obtenu, en 1999, le Prix Illustration jeunesse du Salon du livre de Trois-Rivières pour *Le livre de la nuit*, un roman de Marie-Francine Hébert. L'illustrateur reste chaque fois un peu surpris. Il m'avoue voir rarement ses livres à la vitrine des librairies ou même dans les présentoirs. Son style n'a rien de racoleur, et il l'assume pleinement.

Dans le cas d'*À qui appartiennent les nuages*, même s'il a eu un coup de foudre pour le texte de Mario Brassard dès la première lecture, il n'avait pas anticipé une telle réception pour un livre au sujet si grave : «Je suis juste content. Nous avons fait du bon travail. J'ai reçu des commentaires qui étaient vraiment très touchants. C'était important, tant pour Mario que pour moi, de ne faire référence à aucun conflit en particulier, même si l'histoire peut prendre une résonance compte tenu de ce qui se passe actuellement. La force du texte de Mario, c'est de réussir à trouver les mots pour exprimer l'inexplicable aux jeunes lecteurs. Il le fait avec poésie et avec retenue. Mais la guerre, le déplacement de familles, ce n'est pas le sujet le plus léger, et je suis conscient qu'on peut avoir envie de livres plus colorés.»

Perle

D'emblée, il me raconte avoir toujours voulu dessiner : «C'est une des choses qui m'intéressait le plus! Quand est venu le temps de choisir une orientation, mon professeur de dessin m'a appris qu'il existait des écoles où je pourrais étudier cette matière. J'ai raté mes premiers concours uniquement parce que j'étais trop *brut de décoffrage*, je n'avais jamais rien fait d'autre que mes petits dessins. Alors, j'ai fait ma première année de lycée dans une école où il y avait beaucoup de cours de français et quelques cours de dessin, où j'ai pu travailler. L'année suivante, j'ai passé tous les concours!»

C'est à l'école Estienne, à Paris, qu'il apprend les bases du métier, à l'ancienne, sans ordinateur ni même photocopieur. On y enseigne les métiers d'art du livre, de l'imprimerie et du design de communication. Il y obtient un brevet de technicien supérieur : «Dans tous mes projets, je mettais du dessin. Nous étions plusieurs à être comme ça, c'était la seule façon pour nous de pouvoir étudier dans le domaine qui nous passionnait.»

C'est en octobre 1989 qu'il arrive au Canada : «J'avais comme projet de travailler en agence de publicité. J'y ai fait quelques piges, et je me promenais toujours avec quelques-unes de mes illustrations pour montrer mon travail, et on me disait que ça pourrait bien marcher pour moi de ce côté-là. C'est ce qui s'est passé! Je ne croyais pas pouvoir en vivre, mais j'ai persévéré dans cette direction, parce que c'est ce qui me plaisait. J'ai découvert les choses au fur et à mesure. N'étant pas issu d'un milieu artistique, je n'avais pas cette culture-là. Et la culture de l'illustration n'était pas la même ici qu'en France. Ça m'a amené vers autre chose. Mon style a évolué, changé, même si j'ai toujours été dans la même veine. Je crois que si je montrais mes premiers dessins,

on ne m'y reconnaîtrait sans doute pas. Je n'ai jamais cherché à faire des images trop commerciales. Je sais que mes illustrations ne vont pas d'emblée attirer le regard. Mes projets ont toujours ce petit côté un peu décalé. Je fais de l'illustration avec l'envie que les dessins soient assez évocateurs pour vivre d'eux-mêmes... Je travaille à partir du texte, mais je veux que l'image vive pour elle-même. Pour moi, l'illustration reste le meilleur moyen de parvenir à ça. C'est ma personnalité, mon esprit qui passe à travers mes dessins.»

Argile

Sa démarche d'illustrateur le pousse surtout à donner une profondeur à l'image, pour qu'elle prenne sens par elle-même et qu'elle nous amène à nous questionner. Il m'explique : «Je cherche à ce qu'il y ait quelque chose derrière l'image, qu'il y ait des éléments qui rendent cette profondeur. Parfois, c'est dans l'attitude des personnages. Je suis intéressé par la sculpture et, si la posture m'apparaît trop leste, je vais trouver ça trop facile, ça va m'agacer. Je vais chercher autre chose qui va peut-être venir créer ce décalage. Ce n'est pas réfléchi, mais ça m'incite à faire des choix dans mes projets. Je suis assez hétéroclite, je fabrique des livres pour les jeunes et j'en fais pour adultes, je fais de l'illustration éditoriale, des choses pour le théâtre jeunes publics, d'autres pour de grands magasins au Japon. J'essaie de ne pas limiter mon style à une seule voie. Mais j'aborde chaque projet avec ce même esprit qui est le mien : c'est quelque chose que j'aurais du mal à changer, peu importe le médium!»

Pour les livres illustrés, il aborde chaque projet différemment, selon ce que lui suggère le texte par lequel il se laisse porter. «C'est